

Tous les documentaires pourraient commencer par «Il était une fois»

Le cinéma documentaire de Geneviève Mersch

800 personnes se sont déplacées du 13 au 16 juillet 1998 au ciné Utopia pour la Semaine du documentaire luxembourgeois organisée par Samsa Distribution. Le chiffre peut paraître modeste, mais c'est largement ce que fait un film de fiction en semaine à la même période de l'année. Les organisateurs ne savaient pas quelle serait la répercussion de leur initiative, ils ont donc été heureusement surpris de voir que le public luxembourgeois semble porter un certain intérêt au genre souvent délaissé, voire méprisé du documentaire, d'autant plus qu'à ces chiffres d'entrées s'ajoutent les 4.200 cassettes vendues, tous documentaires confondus, dans la série Films Made in Luxembourg lancée par le CNA il y a un an.

L'optimisme béat n'est toutefois pas de mise. L'appellation 'documentaire' n'étant pas contrôlée, le meilleur et le pire se vendent aujourd'hui sous ce terme. Les bons documentaires (qu'on appelle aujourd'hui "de création") coûtent chers et sont rarement rentables, donc entièrement dépendants du soutien des instances publiques nationales et européennes. Celles-ci affichent pour l'instant une volonté certaine d'encourager la production et la distribution de documentaires. Encore faudra-t-il que le public suive ! D'où l'importance de la manifestation déjà citée.

Le documentaire luxembourgeois le plus connu est probablement "**Le pont rouge**" de Geneviève Mersch (1991). Sélectionné au festival de Berlin, sorti en salles à New York, "**Le pont rouge**" doit en partie sa notoriété au fait qu'il explore un sujet bien connu des Luxembourgeois et 'folklorique' aux yeux des étrangers, mais également à la justesse du ton, à la qualité de la mise en scène et à la perspicacité du regard.

Emblème du Luxembourg moderne, reliant la ville au quartier 'européen' symbole de l'avenir et de l'opulence matérielle du Grand-Duché, le Pont rouge ou Pont Grande-Duchesse Charlotte était à l'époque encore tristement célèbre pour les désespérés qui, nonobstant le fait qu'ils habitaient l'un des

pays les plus riches du monde, s'obstinaient à en sauter¹. Geneviève Mersch réussit à traiter ce sujet plutôt macabre (et partiellement tabou au Luxembourg où le taux de suicide n'est guère un sujet de débat public) sans compassion de mauvais aloi ou - ce qui reviendrait au même - un voyeurisme qui voudrait se donner bonne conscience, en l'approchant de biais, à travers les témoignages des gens qui habitent sous le pont et recevaient alors sur les toits de leur maison, le jardin ou le bac à sable des gamins les cadavres des suicidés.

On décèle dans ce film un mélange difficile mais parfaitement réussi entre un réalisme cru (les intervenants ne nous cachent rien de l'état dans lequel les suicidés arrivaient en bas), le respect

constant de la personne humaine qui témoigne devant la caméra et un talent certain pour mettre en relief - sans le moindre commentaire parlé - ce qui est dit entre les mots et entre les images. Un exemple: La caméra glisse sur les murs décrépis et les façades grises du Pfaffenthal que surplombe de façon menaçante ce monument d'acier - rouge qui plus est - qui mène vers les quartiers ultra-modernes du Kirchberg. Sans un mot, la réalisatrice suggère de cette façon que ceux 'd'en haut' déversent sans état d'âme sur ceux 'd'en bas' leurs déchets de toutes sortes... y compris humains. Sur la tragédie concrète et quotidienne des habitants du Pfaffenthal se greffe une critique sociale acerbe qui dépasse la simple description d'une situation donnée, aussi dramatique soit elle.

Dans ses documentaires, Geneviève Mersch s'est fait une spécialité de gratter sous la surface des idées reçues sur ce pays. Il y a toujours dans ses films des vaches qui paissent et des femmes qui étendent leur linge, images d'un Luxembourg tranquille et un peu provincial où il ne se passerait jamais rien. Mais à côté des vaches, il y a Roger qui raconte comment son père a voulu lui trancher la tête ou les habitants de Eisenbach qui ressuscitent devant la caméra un temps, pas si lointain, où l'on risquait de se faire faucher, en allant chercher de l'eau au village, par ce qu'à l'époque on n'appelait sans doute pas encore un 'sniper'.

Dans son deuxième documentaire " **Sentimental Journey** " (1995), Geneviève Mersch suit des soldats de la deuxième guerre mondiale qui reviennent au Luxembourg retrouver les lieux où ils ont combattus. La surprise vient ce qu'elle y fait la part belle aux vétérans... allemands qui se heurtent dans l'Ösling à des Luxembourgeois hostiles, étonnés ou sincèrement touchés, toute une gamme d'émotions parfois ambivalentes qui s'expriment par des non-dits, des intonations, des regards parfaitement captés par la caméra de Mersch et parmi lesquelles le spectateur, un peu désarçonné car peu habitué à ce qu'on prenne en compte la souffrance de soldats allemands, doit lui-même décider d'une attitude à adopter.

" **Sentimental Journey** " est cependant aussi et surtout une réflexion sur la mémoire. L'histoire racontée au début et à la fin du film est emblématique de ce point de vue. Sous forme de lettre, la voix off d'un G.I. évoque le souvenir obsédant d'un enfant mort dans une église bombardée. Une autre lettre, à la fin du film, nous apprend qu'il s'agissait probablement non pas d'un bébé mais d'une poupée représentant l'Enfant Jésus dans la crèche de Noël. Outre que l'histoire a pour fonction 'd'accrocher' le spectateur, elle annonce le ton affectif du film (essentiellement raconté à la première personne par les intervenants), indique la trame qui donnera sa structure au documentaire (la recherche obsessionnelle du lieu d'un traumatisme) mais aussi, elle relativise d'emblée l'ensemble puisque ce souvenir

était basé sur une erreur: le bébé n'était qu'une poupée! Pourtant, cet enfant qui n'a jamais existé n'en a pas moins marqué à vie le soldat. On est frappé de la place accordée en général dans les films de Geneviève Mersch à l'imagination - au double sens de mémoire et de fantaisie - puisque souvent les choses n'y existent que dans la tête des gens, et ce,

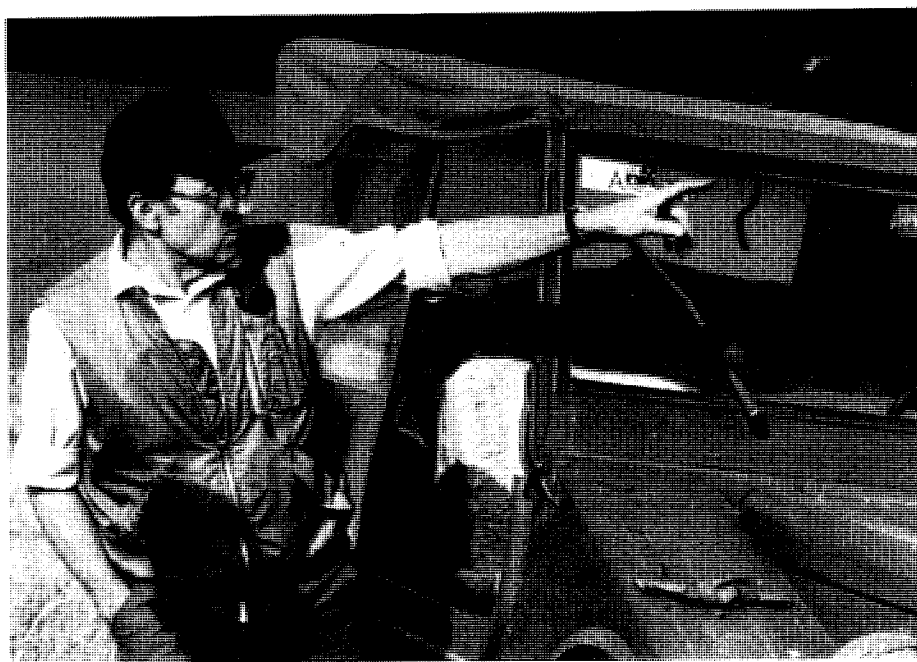
Sur la tragédie concrète et quotidienne des habitants du Pfaffenthal se greffe une critique sociale acerbe qui dépasse la simple description d'une situation donnée, aussi dramatique soit elle.

dès son film de fin d'études (" **La Balade de Billie** ", 1989) qui racontait les aventures d'une petite fille avec son chien imaginaire. Dans le court métrage de fiction " **John** " (1995), une jeune fille vit avec un garçon qu'elle a brièvement connu une histoire d'amour tout aussi imaginaire qui ne l'en fait pas moins souffrir et pleurer. Roger, dans le film qui porte son nom, est un menteur à la fois notoire et lucide qui avoue lui-même " croire aux histoires qu'il imagine dans sa tête ". Dans " **Le pont**

rouge ", on ne voit jamais les suicidés mais ils continuent de hanter les habitants qui les ont reçus sur la tête et qui, en désignant du doigt un mur, un toit, un pan du trottoir, nous forcent à y imaginer des cadavres distordus pour lesquels Geneviève Mersch n'a nullement besoin de reconstitutions. La seule scène de ce genre qu'elle s'autorise est réalisée avec des figurines qui ont cependant leur raison d'être dans le film puisque c'est avec elles qu'un gamin handicapé mental extériorise de façon obsessionnelle le choc causé par les suicides dont il été témoin. Dans " **Sentimental Journey** ", les protagonistes voient de même ce qui n'est plus et, en balayant le paysage d'un geste large, nous amènent à imaginer des soldats allemands et américains, des maisons en ruines là où ne restent que quelques tombes blanches et l'une ou l'autre inscription de soldats américains sur les arbres. Ces lettres gravées dans le bois symbolisent les cicatrices intérieures que la guerre a laissées chez les survivants.

Ces mêmes cicatrices - invisibles - sont également le thème de " **Iwwer an eriwwer** " (1996), où Geneviève Mersch s'en prend de nouveau à un thème considéré comme délicat au Luxembourg: les relations entre habi-

Voir ce qui n'est plus... (" **Sentimental Journey** ") © CNA



tants luxembourgeois et allemands d'un même village coupé en deux par la frontière germano-luxembourgeoise et notamment l'attitude des Luxembourgeois après la guerre. Un couple de villageois, aujourd'hui âgés, s'y regardent par-dessus la rivière comme autrefois, quand ce cours d'eau à l'apparence bucolique représentait un obstacle insurmontable entre eux. " Tout a changé " dit un soldat allemand dans " Sentimental Journey " et " rien n'a changé " répond un soldat américain. Les films de Geneviève Mersch montrent que l'un et l'autre sont vrais: extérieurement, les choses ont changé, mais dans la tête des gens, davantage que la réalité, les sentiments et les émotions qu'elle a laissés se sont imprégnées de façon indélébile et c'est tout l'art de la cinéaste de nous montrer les images d'aujourd'hui en nous les faisant découvrir par les souvenirs des personnages. " Tous les documentaires pourraient commencer par *Il était une fois* ", dit-elle, résumant parfaitement le côté 'imaginaire' de ses films. Que le G.I. se soit trouvé devant un bébé ou une poupée est dès lors sans importance puisque *lui* a vu un bébé!

" Roger " (1996) participe à la fois de cette réflexion sur l'imaginaire car le film met en scène un personnage qui passe sa vie à *jouer* son propre rôle, et d'une réflexion autour de la vérité, notion essentielle au documentaire et subjective s'il en est pour Roger qui a le don de l'arranger à sa convenance. A plusieurs reprises, les témoignages des gens autour de Roger viennent directement contredire ce qu'il raconte mais plus subtilement la réalisatrice laisse parfois planer le doute comme dans l'histoire du bébé mort (encore un bébé mort!) où le spectateur ne dispose d'aucun indice qui lui per-

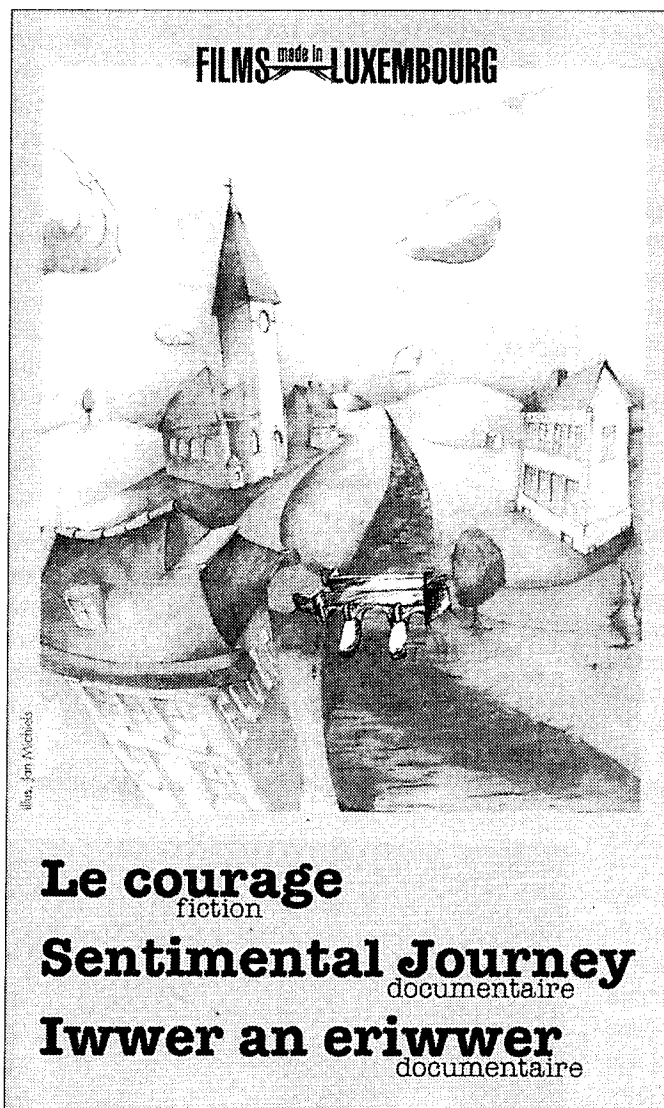
mettrait de connaître une supposée vérité 'vraie'.

Contrairement aux documentaires précédents, de facture plus classique, " Roger " s'éloigne délibérément des convenances du genre. Le montage joue toujours un rôle primordial dans le documentaire mais ici, il est mis en avant: faux raccords (Roger a une

en effet poser des questions à Roger et, à l'occasion, lui donner des indications. Ce procédé est justifié par une longue familiarité de la réalisatrice avec le héros du film, il était en quelque sorte normal qu'elle s'adresse directement à lui. C'était peut-être aussi une façon pour elle de s'imposer *dans* le film face à un personnage qui menaçait de le phagocyter car passablement narcissique (le film commence par une scène où Roger se regarde longuement dans un miroir) et visiblement décidé à tirer la couverture à lui².

Personnalité atypique, bizarre, amusante mais aussi dérangeante par sa position en marge de la société nantive du Luxembourg, Roger amuse et agace, ne serait-ce que parce que le spectateur se rend parfaitement compte que l'anarchisme du personnage est éminemment sympathique à l'écran mais serait insupportable dans la vie... ce dont ont d'ailleurs pu s'apercevoir les invités à l'avant-première en 1996 du film que Roger était venu présenter en personne! C'est avec lui que Geneviève Mersch a clôturé très provisoirement la série de ses documentaires puisqu'elle travaille actuellement à un long métrage de fiction tout en ayant bien l'intention de ne pas abandonner le documentaire.

Viviane Thill



moustache ou non selon les séquences), accélérés, suite de plans genre 'photo de famille', " Roger " est, comme le personnage Roger, un film très bariolé, ce qu'annoncent déjà les lettres dansantes de toutes les couleurs dans le générique du début. C'est aussi le premier film où Geneviève Mersch intervient directement, non pas physiquement à l'image mais par le biais de la voix. On l'entend

¹ Depuis la sortie du film, les dispositions de sécurité que les habitants du Pfaffenthal réclamaient depuis des années pour empêcher les candidats au suicide de sauter, ont été posées tout le long du pont.

² Geneviève Mersch a raconté à quel point le tournage avec Roger l'avait exténuée! Elle dit aussi que Roger est très fier du film et qu'il en parle partout comme de " son " film.